

# libre

30 mars 2021

l'homme qui lit tout

libre : adjectif, masculin et féminin identiques

Qui n'éprouve aucune contrainte, aucune gêne.

Qui n'est pas soumis à certaines règles.

Qui n'est pas soumis aux règles de la décence.

Qui est hardi, indiscret, inconvenant.

Qui n'est pas soumis aux règles de l'exactitude.

Qui ne subit aucune contrainte dans ses actes, ses paroles, etc.

Qui se dit par opposition à esclave, servile.

Qui se dit par opposition à captif, prisonnier.

Qui n'est pas la propriété d'un maître, en parlant de personnes, d'êtres humains, voire d'animaux.

Qui se dit aussi en parlant des États où le peuple participe à la puissance législative, soit par lui-même, soit par ses mandataires, et où les droits civils et politiques sont garantis par la constitution.

Qui ne subit la contrainte d'aucune autorité arbitraire, en parlant de citoyens ou d'un peuple.

Qui ne subit pas la domination étrangère, en parlant d'un territoire ou de ses habitants.

Qui n'est pas gêné ou contraint dans ses mouvements, dans ses déplacements.

Qui n'est pas enfermé, clos, restreint.

Qui se dit, en termes de voirie, d'une voie où un train peut s'engager sans risques.

Qui est dégagé de glaces, en parlant de la mer.

Qui est disponible, qui n'est possédé par personne.

Qui n'est pas grevé de droits d'auteur ou de copyright, en parlant d'une licence légale appliquée à une œuvre.

Qui est gratuit.

Qui a de la facilité, de l'aisance.

Qui est indépendant.

Qui n'est pas engagé dans une passion amoureuse ou par les liens du mariage.

Qui n'est pas marié.

Qui n'est soumis à aucune contrainte, qui n'est ni gêné ni entravé, en parlant de choses, d'objets, d'idées, d'actions.

Qui a le pouvoir de faire ce qu'il veut, d'agir ou de ne pas agir.

Qui est doué de libre arbitre, qui a la liberté de se déterminer, de choisir, de faire ou de ne pas faire.

Benjamin Libet était un scientifique pionnier dans le domaine de la conscience humaine. Il était chercheur au département de physiologie à l'université de Californie San Francisco. Il est le premier à recevoir, en 2003, le « prix Nobel virtuel de psychologie » de l'université de Klagenfurt, « pour ses résultats dans le domaine de la conscience, l'initiation de l'action, et le libre-arbitre ».

Dans les années 1970 et 1980, Libet fut impliqué dans les études sur l'activité neuronale et la "sensation de seuil". A l'aide d'un équipement électro-encéphalographique, ces enquêtes visaient à déterminer, dans des zones spécifiques du cerveau, la séquence d'activation nécessaire au déclenchement des actions volontaires.

Une expérience célèbre a montré que des événements cérébraux inconscients (observables sous forme de potentiels électriques, appelés potentiels de préparation) précèdent en réalité, dans un temps variant de 3 dixièmes à plusieurs secondes, la sensation consciente d'avoir pris une décision volontaire en préparation d'une action motrice, telle qu'appuyer sur un bouton par exemple.

Désormais bien connu en neurologie, le "*Bereitschaftspotential*" (*potentiel de préparation*), est une mesure de l'activité du cortex moteur et de la région motrice supplémentaire occupée par le cerveau dans la préparation d'un mouvement musculaire volontaire. C'est une manifestation de la contribution corticale à la planification du mouvement volontaire. Ces observations indiquent que des processus neurologiques inconscients précèdent et provoquent potentiellement à la fois un acte moteur et la sensation d'avoir pris la décision d'accomplir cet acte moteur de sa propre volonté.

Libet tire comme conclusion de ces observations que ces processus cérébraux déterminent les décisions, alors perçues comme subjectives par le même cerveau à travers le phénomène de la conscience. Libet ne considère l'idée de libre volonté comme possible que dans sa notion de veto, c'est à dire la capacité d'une activité consciente à bloquer ou à annuler un acte déjà engagé, un blocage possible grâce aux quelques centaines de millisecondes restant entre la perception subjective de la décision et l'exécution de l'acte lui-même.

Wikipedia

*Plasticité neuronale*, *neuroplasticité* ou encore *plasticité cérébrale* sont des termes génériques qui décrivent les mécanismes par lesquels le cerveau est capable de se modifier, que ce soit lors des processus de neurogenèse (dès la phase embryonnaire) ou lors des processus d'apprentissage.

Elle s'exprime par la capacité du cerveau de créer, de défaire ou de réorganiser les réseaux de neurones et les connexions de ces neurones. Le cerveau est ainsi qualifié de « plastique » ou de « malléable ». La plasticité neuronale est donc responsable de la diversité de l'organisation fine du cerveau parmi les individus, l'organisation générale étant, elle, régie par le bagage génétique de l'espèce.

Ce phénomène est en particulier responsable des mécanismes d'apprentissage et de mémorisation, chez l'enfant comme chez l'adulte. Ainsi, la plasticité neuronale est présente tout au long de la vie, avec un pic d'efficacité pendant le développement suite aux phases d'apprentissage, mais qui reste toujours possible chez l'adulte, quoique moins fortement marquée.

La plasticité neuronale est donc, avec la neurogenèse adulte, une des découvertes récentes les plus importantes en neurosciences, et montre que le cerveau est un système dynamique, en perpétuelle reconfiguration.

Wikipedia

Bernard Feltz : Plasticité neuronale et libre arbitre, in Revue Philosophique de Louvain. Troisième série, tome 111, n°1, 2013.

## Introduction

Les recherches récentes dans le domaine des neurosciences mettent en évidence une plasticité de plus en plus impressionnante des liaisons entre cellules nerveuses dans le cerveau. Cette plasticité joue un rôle décisif dans tous les phénomènes de mémorisation et d'apprentissage. Bien plus, d'une certaine manière, toute activité humaine implique des modifications structurelles du cerveau, au niveau des liaisons synaptiques fines. Comme nous allons le montrer, ces développements ouvrent à une meilleure compréhension des relations entre cerveau et comportement animal, tout d'abord, entre cerveau et comportement humain, ensuite. Une nouvelle approche de la question du libre arbitre est ainsi rendue possible. Par ailleurs, depuis les expériences de Benjamin Libet au début des années 1980, le débat sur le libre arbitre a pris une forme très radicale dans le monde des neuroscientifiques. En montrant que les centres de commande de l'action sont actifs avant même l'entrée en activité des centres de décision consciente, Libet semble remettre en cause toute possibilité de libre arbitre compatible avec les neurosciences. C'est d'ailleurs cette interprétation que défend avec détermination et force arguments Daniel Wegner dans son ouvrage au titre plus qu'évocateur *The Illusion of Conscious Will*.

Je voudrais, dans cet article, mettre en interaction la problématique de la plasticité neuronale et les perspectives développées par Libet, en particulier les interprétations proposées par Wegner. En une première partie, je voudrais présenter les thèses récentes en matière de plasticité neuronale, en développant en particulier les enjeux philosophiques que les scientifiques eux-mêmes y voient. Je me référerai pour ce thème essentiellement aux travaux de Eric Kandel sur la plasticité et aux travaux de Gerald Edelman sur la conscience. En une deuxième partie, je présenterai les expériences de Libet, ainsi que les interprétations proposées par Wegner dans sa contestation du libre arbitre. En une troisième partie, je procéderai à la confrontation des deux perspectives et proposerai une ligne interprétative qui ouvre à une conception du libre arbitre qui prenne en compte l'ensemble des positions et des arguments en présence. La perspective générale défendue ici est que le libre arbitre, conçu comme possibilité de choix entre diverses alternatives dans le comportement humain, est pensable. Les neurosciences contemporaines, en particulier les recherches sur la plasticité neuronale, ouvrent à une interprétation du comportement humain en termes de libre arbitre effectif. Comme nous allons le voir, cela implique une réflexion sur le déterminisme et la causalité, une réflexion sur le rôle du langage.

À la rencontre des libertariens français, par Jean-Baptiste Bonaventure, 21 avril 2017  
[www.vice.com/fr](http://www.vice.com/fr)

« Le libertarianisme, c'est l'idée que l'homme n'appartient qu'à lui-même et à nul autre, étant ainsi libre de faire ce qu'il souhaite – pourvu qu'il ne nuise pas à autrui. Chacun doit être respecté pour son libre choix en toutes choses, tant que chacun respecte de même ce droit pour les autres », déclare Stéphane Geyres, ancien président fondateur du Mouvement des Libertariens de France. Et d'expliquer : « Cela veut dire que le libertarien respecte tout le monde, pourvu que tout le monde le respecte en retour. Le libertarien se doit de n'agresser personne. Par contre, s'il vient à agresser, il doit s'attendre à être sévèrement jugé. » Enfin, ce consultant en systèmes d'information de 55 ans qui se définit personnellement comme un anarchiste de droite, tient à aller plus loin. Selon lui, respecter ne veut pas dire aimer, et les gens auraient ainsi tout à fait le droit de détester une communauté, de ne pas parler à ses membres ou de conclure des affaires avec eux. Par contre, il est interdit de leur chercher des noises, de les mettre dehors ou de les agresser – sans quoi, ces derniers auraient le droit de se défendre. Dans un monde libertarien, vous pourriez donc faire pas mal de trucs interdits ou mal perçus en France : vous droguer, acheter des armes, vous installer dans la région ou le pays qui vous plaît le plus, élever vos enfants selon les préceptes de la Bible satanique ou vous construire une maison en forme de pénis au milieu d'un village de maisonnettes de caractère.

Dans ce cas de figure, le gouvernement serait réduit à néant. Ou presque. Les plus radicaux prônent sa suppression pure et simple. La plupart des autres, comme les minarchistes, défendent l'idée d'un *État minimal* qui ne s'occuperait plus que des fonctions régaliennes de police, de justice et d'armée. Pas de sécurité sociale, pas de chômage, pas d'école gratuite – tout serait réglé par différents opérateurs privés. Au lieu de payer vos impôts, vous devriez acheter un service à l'opérateur qui vous convient. Vous l'aurez deviné, les libertariens n'aiment pas beaucoup les impôts, les taxes et tout ce qui peut entraver la libre entreprise.

Pour en arriver à adhérer à une idéologie aussi « globalement contre-intuitive » selon les dires de ses adeptes, il faut s'être plongé dans une tripotée d'auteurs comme Friedrich Hayek, Adam Smith, Ayn Rand, Frédéric Bastiat, ainsi que Tocqueville et bien d'autres. Et donc être doté d'un bagage culturel et intellectuel conséquent. Car bien que de nombreux interviewés affirment que les libertariens se retrouvent dans toutes les couches de la société, je n'ai pu m'entretenir qu'avec des gens qualifiés, éduqués ou occupant des fonctions de cadres. Les fameuses « petites gens » existent sûrement, mais elles sont restées introuvables.

« Le milieu est plutôt jeune, masculin et bien éduqué. Les revenus sont très variables, beaucoup de mes connaissances libérales ne gagnent pas beaucoup plus que le SMIC », synthétise Daniel Tourre (auteur du livre *Pulp Libéralisme, la tradition libérale pour les débutants*). Marc, 28 ans, chercheur associé à un *think tank*, s'amuse du fait que ce ne serait pas très libertarien d'établir un portrait-robot. Il s'y essaie tout de même et évoque beaucoup d'entrepreneurs, d'employés de la fonction publique et de chercheurs. Et surtout beaucoup d'hommes : « C'est peut-être machiste de dire ça mais les libertariens sont profondément rationalistes, plus attachés à la pensée qu'à l'émotion, c'est peut-être ça qui explique que ce soit majoritairement des hommes qui soient attirés par ces idées, et beaucoup de gens un peu introvertis. » Le parcours intellectuel des militants se fait bien souvent seul, ou avec l'aide

d'un mentor. Marc évoque « un long processus, fait de beaucoup de lectures et de réflexions » déclenché par « une forme viscérale d'individualisme, un besoin de me différencier, d'affirmer mon individualité ».

Il faut dire que la France n'est pas un paradis pour les libertariens, c'est même un enfer. Contrairement aux États-Unis, berceau de cette pensée, où la défiance à l'égard de l'État, la culture de la réussite, de l'argent, une certaine culture de la liberté à l'anglo-saxonne sont très ancrées, l'Hexagone réunit tout ce que les libertariens détestent : un système basé sur la redistribution à tous, un État ultra-centralisé, des patrons de mèche avec les politiques – ce qui fausse le libéralisme pur et parfait dont ils rêvent – une République présidentialisée, une classe politique qui se révèle pour eux chaque jour plus parasitaire et boueuse, et enfin, une méfiance viscérale quant au patronat. La sécu, grande fierté française, souvent considérée comme le meilleur système social du monde par ses partisans, est ici qualifiée par Stéphane Geyres de « monstre », « d'aberration », de « source de tout sauf de sécurité et de social », avant d'ajouter que son monopole est illégal aux yeux de l'Union Européenne. Nathalie, 55 ans, co-fondatrice avec son mari d'une société de conseil, prône pour sa part la suppression de la sécu. Comme les 35 heures pour, selon elle, laisser les accords entre salariés et entreprises prévaloir. Le CDI est quant à lui vu comme une façon d'asservir l'employé tout en entravant l'employeur. Et pour cause, Stéphane Geyres accuse carrément le Code du travail français d'être basé sur l'idéologie marxiste. Quant à la retraite par répartition, le système ayant cours actuellement: « Quel esprit abject a pu seulement un jour oser penser qu'un tel mécanisme pouvait avoir une quelconque valeur morale, sociale et économique ? ».

Inversement, tous ceux à qui j'ai parlé voient l'ubérisation de certains secteurs économiques comme une chance, là où les autres, notamment une partie de la presse, évoquent tous les démons des enfers. Pour Geyres, s'en prendre à Uber est une erreur : « C'est oublier que c'est la concurrence qui enrichit le consommateur, c'est-à-dire tout le monde, alors que tout ce qui vient de la bureaucratie non seulement n'enrichit personne, mais nous appauvrit tous. Il faut donc faire sauter tous les monopoles, plutôt que de jeter la pierre à Uber qui tente juste de nous rendre service. ».

Grégoire Canlorbe, libéral classique et critique des idées libertariennes, écrit actuellement un livre avec l'auteur américain Howard Bloom. Il tient à séparer les deux faces de ce mot fourre-tout. S'il soutient l'idée d'une concurrence enrichie, il tempère quant à l'idée d'une société horizontale, faite de petits entrepreneurs et privée de grandes entreprises : « Une société sans hiérarchie – ce dont rêvent certains libéraux – serait un enfer pour l'être humain car elle empêcherait l'épanouissement de son instinct de domination, de sa recherche de "standing social", donc équivaldrait à une castration spirituelle. ».

Free jazz,  
hors programme,  
hors sujet,  
hors champ.

[...]

Le jazz d'éternelle urgence est celui qui s'invente au jour le jour et non celui qui est monté en boucle sur les bandes des distributeurs automatiques de musique. Toutes les musiques, tous les jazz ne peuvent pas être montés en boucle. Il y en a de trop fragiles. Qui menacent de casser. De trop forts, qui menacent de casser.

Ce jazz-là,  
en instance de cassure,  
suppose qu'à un moment du travail de musique le musicien comme l'auditeur passent par la conscience aiguë que cela peut finir abruptement,  
d'un instant à l'autre,  
que le rien,  
que le silence,  
que la mort sont à portée de souffle et de note.  
Cela peut finir.  
La menace.  
Qui n'est plus un jeu mais la fin du jeu.  
(À la différence des muzaks qui ne finissent qu'à la fermeture des étals.)

Cela peut finir veut dire que c'est fragile,  
que ça ne tient qu'à un fil,  
entre la musique et nous,  
un fil tendu qui peut se rompre  
Nous appelons cela improvisation.  
Parce que seulement dans ce cas il n'est pas exclu  
que le fil se rompe vraiment.  
La menace n'est pas formelle mais réelle. Le jeu peut s'arrêter ou s'altérer d'un coup.  
Et cette rupture est d'autant plus possible qu'elle n'est pas programmée.  
Le souffle peut se suspendre, la note peut être la dernière, ou pas.  
Ça peut s'arrêter comme ça peut repartir, qui le sait.  
C'est comme on dit affaire de circonstances.  
Quand les circonstances concourent, et surtout quand elles conspirent à brouiller les messages humains, on peut appeler cela, peut-être, irruption du réel.

[...]

Jazz comme musique en lutte avec et contre le vent dans les champs et le bruit des villes,  
contre les machines et avec elles,  
avec et contre les silences intérieurs,  
les mutismes du corps,

la peur au ventre,

la rage de vivre...

Cette fragilité essentielle est liée pour nous aux formes improvisées.

Dans l'improvisation musicale telle que le jazz et plus encore le free jazz l'ont accomplie au cours de ce siècle, se découvre la force de l'abandon.

Parlons du free jazz.

Le mot qui vient est abandon.

On pourrait dire aussi s'offrir à l'abandon.

Abandon

de ce qui nous soumet

aux programmes

par lesquels s'exerce la domination sociale...

Abandon des programmes

qui pensent à notre place...

Abandon des langages

programmés.

L'abandon de la partition n'est pas

renoncement à l'écriture mais s'offrir

à une écriture liée à l'aléa.

À l'aléa du parcours réel.

Abandonner, c'est mettre en suspens la possibilité de nommer et de formuler. Autrement dit, entrer dans un suspens du langage articulé, un suspens du raisonnement, des chaînes causales, un suspens moins du sens toujours à produire que des mécanismes sémantiques de production du sens, un affranchissement momentané de la loi du langage à laquelle nous sommes tous soumis, les musiciens comme les auditeurs, et même les sourds et les muets. Levant le rideau des mots, l'improvisation devient geste, acte non encore dit, forme non encore nommée, normée, honorée.

S'abandonner à l'improvisation pour se libérer déjà - quelque beaux qu'ils soient - des récits musicaux déjà là du monde. Déjà là, déjà beaux, déjà récits, déjà monde. Défaire, ô Pénélope, les bandelettes musicales qui forment notre cocon sonore, qui n'est pas le monde mais l'habitude rituelle du monde habituel.

Abandonnée, elle s'offre à ce qui flotte autour du sens,

autour des mots,

autour des codifications,

elle s'offre aux intensités,

aux retenues, aux élans, aux énergies,

au peu nommable en somme

à travers quoi la production musicale

se relie à chaque instant au chemin du désir

tout simplement parce qu'elle

en est menacée.

Le désir qui la trouve peut la perdre.

Cette question de l'improvisation.

Ce jazz improvisé.

Ce free jazz...

Ouverts à l'aléa, à l'accident, à l'imprévu, aux rencontres, aux chocs, aux peurs, aux crises.

C'est par là surtout aujourd'hui

que peut encore se produire une musique qui échappe au programme.

[...]

Aucun scénario même boursier,

même militaire même disciplinaire,

n'empêchera le corps des hommes de sortir du cadre des lois pour errer dans le réel.

Improvisation comme réel qui fait échec au contrôle des corps,

c'est-à-dire au vieux fantasme de toute-puissance des pouvoirs,

quels qu'ils soient,

qui ne veulent des hommes-corps que pour faire masse,

public, audience, abonnés, segments, cibles.

L'audience n'est pas l'auditeur. Elle n'est pas la collection des auditeurs.

Écouter, jouer, c'est ne pas cesser d'être seul avec les autres,

autre avec soi.

[...]

La capacité de récupération du commerce culturel est infinie (on parlait autrefois de « récupération » comme d'un risque : c'est aujourd'hui un destin, voire un style).

Ce qui ne l'empêche pas d'être d'abord le symptôme de ce qui manque pour interdire la récupération :

la peur.

La peur, compagne des révolutions.

Quand les Noirs américains font peur, le commerce mollit.

Le free jazz des origines était, ce livre vous le dira sur tous les tons, partie prenante du combat des Noirs américains pour leurs droits politiques et d'abord pour leur survie.

Musique liée à la pensée et à l'action politiques. Rencontre de la puissance créatrice et de la conscience politique. Ça arrive de temps à autre, rarement. Cette rencontre a eu lieu, elle aura toujours lieu comme un possible réalisé.

Noir ou Blanc, l'homme imparfait du free jazz avance dans la peur. Le commerce est là pour conjurer la peur. Et peut-être n'y a-t-il plus déjà de commerce que culturel : cadres pour cadres ?

La peur est la perte, l'abandon, ce qui vient malgré le commerce culturel et qui s'insinue en lui comme le mal dont il ne cesse de dire la fin, en vain.

Philippe Carles et Jean-Louis Comolli, 2000,

en préface à la nouvelle édition de *Free Jazz Black Power*, Champ Libre, 1971

La liberté a été ma seule religion dans la vie, l'indépendance, et en premier lieu de ne pas dépendre d'une carrière.

J'ai compris très tôt que la vie n'a de sens que si on parvient à y faire ce que l'on veut. Tout le problème consistait pour moi à sauvegarder ma liberté. J'aurais tout raté si j'avais accepté de travailler dans un bureau pour gagner ma vie.

A Paris, j'ai connu toutes sortes de ratés, des types très bien par ailleurs, très doués, mais à qui le bureau fut fatal.

Le Paris d'avant-guerre était la ville idéale pour les ratés ; les Roumains, en particulier, y étaient célèbres de ce point de vue. De sorte que j'ai tout fait pour éviter l'humiliation d'une carrière. Et je l'ai évité au prix d'autres humiliations.

J'ai préféré mener une vie de parasite plutôt que d'exercer un métier. Ce principe avait pour moi valeur de dogme. J'en ai pris conscience dès que je suis arrivé à l'étranger. J'ai consenti à une certaine misère rien que pour préserver ma liberté. La vie de parasite, c'est-à-dire la vie paradisiaque - une vie faite de projets non aboutis - m'est apparue comme la seule supportable. (...)

Emil Cioran, entretiens avec Gabriel Liiceanu, in Entretiens, Gallimard, 1995

Il va demeurer près de dix mois au sein de cette société. Tout l'univers est là. S'il avait l'intention de découvrir ou tout au moins de mieux cerner quelle y était sa place, quel rôle lui était dévolu, alors il faut bien constater que cette place et ce rôle s'apparentent fort en ces débuts à ceux d'un valet de ferme. Et dans cette expression n'est-ce pas le terme « valet » qui prime ? Trois décennies plus tard, quelque part dans les confins de la jungle amazonienne, un vieil Amérindien clairvoyant et désabusé lui dira en substance ceci : Votre peuple (et là-dedans il comprendra l'ensemble de l'humanité hors les quelques tribus voisines de la sienne), votre peuple n'est constitué que de valets et de maîtres, d'une grande quantité de valets et d'une petite poignée de maîtres, d'une infinité de valets, insistera-t-il, pour un unique maître au final, chaque valet aspirant de tout son cœur et de toute son âme à passer maître à son tour, mais chaque maître étant en réalité le valet d'un autre maître encore plus important que lui, et cela valant aussi pour vos dieux qui servent à n'en pas douter les desseins d'une puissance qui leur est bien supérieure, et non point bonne et charitable celle-ci, mais malveillante, maléfique, il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir ce que l'on vous impose, ce que vous endurez, ce que vous acceptez, il n'y a qu'à vous regarder agir et vous regarder vivre, ça crève les yeux, vos dieux sont des valets comme les autres, ni plus ni moins, si bien que si l'on fait le compte il ne reste que des milliers des millions de valets pour ce seul maître, le maître suprême, vraisemblablement cruel, vraisemblablement dément, et si tant est encore que l'on ne considère pas ce maître comme étant lui-même soumis à sa propre cruauté, subordonné à sa folie, c'est-à-dire qu'il soit en somme son propre valet. Mais comment s'en affranchir ? Demandra le vieil Amérindien. Comment votre peuple, le tien, dira-t-il au garçon, pourrait-il recouvrer sa liberté ? Tuer le maître ne fera pas de vous des hommes libres. Éliminer le maître ne permettra pas d'éliminer les valets que vous êtes. Pourquoi ? Parce qu'un autre aussitôt prendra sa place et un autre après lui, et encore un autre. Sans fin. Le cycle se poursuivra et la cohorte des valets se perpétuera. Parce que ce qui fait un valet ce n'est pas son maître, ce qui fait un valet c'est son désir de devenir maître. Cela et rien d'autre. Tuer le maître ne serait donc d'aucune utilité, ce qu'il faut c'est tuer, c'est éradiquer le désir de l'être. Cette ambition-là, cette envie, ce besoin, il faut s'en délivrer. C'est l'unique solution. Mais il ne me paraît pas, conclura-t-il, que votre peuple soit près d'y parvenir, ni même qu'il soit près de le souhaiter.

Marcus Malte : Le Garçon, Zulma, 2016

J'ai 17 ans de solitude absolue. Quand je dis solitude, c'est solitude : c'est... un cube de béton, 9 mètres carrés, quoi, où tu vois pas le ciel... En général, tu vois rien. T'es enfermé dans le cube de béton comme ça, 17 ans comme ça. Et pendant à peu près 16 ans, quoi, le temps que je m'y fasse, euh... vide... vide comme la cellule d'un moine. Vraiment ça, en plus, tu vois ? Parce que chaque chose qui pouvait me distraire de ce que j'avais à faire était un péché pour moi, parce que qu'est-ce qui pouvait compter plus que de reprendre ma liberté ? Lire un livre ? Écouter une émission à la radio ? Non. Je vais pas échanger ma liberté contre ça... Même, je vais garder ma douleur intacte. Quand tu restes des années comme ça, dans le vide et dans la solitude. Et sans parler, puisqu'en définitive je voyais personne et que je parlais pas avec les surveillants – qui étaient là pour m'enfermer, et éventuellement plus - ... Tiens, écoute : ça s'appelle du silence. 17 ans. Tu penses, et tu apprends les choses par tout ce qui te manque. Il te manque des choses... Je te parle pas qu'il te manque du café ou une connerie, c'est rien ça... Mais il te manque des choses, simplement toucher quelqu'un, tu vois ? Là tu n'as que les murs, ils sont froids, tu restes comme ça, des années, tu apprends ce qui te manque. Tu apprends les choses, tu viens à des choses essentielles, tu vois ? Alors que dans le quotidien, on efface, avec les habitudes, tu vois ? Mais quand tu les as pas tu sais que c'est ça qui te manque, quand tu les as pas sur des mois et des mois, des années, des années, des années, des années... Moi j'ai appris les choses comme ça : par le manque. Et... ça te sculpte bien, là, tu vois ?

Donc d'évasions gentilles en petites conneries accumulées, je me suis retrouvé avec 25 ans de prison sur la tête, quand même, j'avais pas touché une arme, j'avais jamais fait de mal à personne, ça commençait à faire beaucoup. Et comme bien évidemment les directeurs de prison n'aimaient pas trop me voir arriver, dans la mesure où je m'évadais sans arrêt, donc je me suis retrouvé en Quartier de Haute Surveillance. Alors j'ai compris que j'avais comme un problème. C'était pas du tout pareil pour s'évader, tu vois ?

J'y entre à 24 ans.

Tu découvres la cellule, la cellule c'est franchement un cube de béton, c'est jaune du sol au plafond inclus, avec la lumière 24 heures sur 24 dedans, c'est pas un jaune qui absorbe la lumière, c'est un jaune qui reflète la lumière. Et puis t'as le premier soir. T'attends que la lumière s'éteigne pour dormir, elle s'éteint pas, la lumière, elle va rester toute la nuit, la lumière, elle s'éteindra jamais, la lumière. T'as les moustiques qui rentrent, quoi. Sans parler de ça, tu dors jamais vraiment, enfin moi je dormais pas vraiment, toujours fatigué. Le plus prégnant c'est la solitude, le silence et l'immobilité de toute chose. Parce que y a rien qui bouge autour de toi. Y a qu'une chose qui bouge autour de toi : les matons.

À quel moment j'ai perdu toute innocence ? C'est la période où j'ai réalisé la merde dans laquelle j'ai mis ma vie. Vraiment... Tu te rends compte ? 25 ans... 25 ans de prison à faire parce que t'as un peu trop joué. Dans les conditions que je viens de te décrire, là, de détention, la solitude, l'impossibilité de t'évader et la solitude, et cette prise de conscience. D'un seul coup la prison devient très très très lourde, tu vois ? Puisque tu ne peux pas t'évader. Si tu as une infime possibilité et que tu travailles dessus, là, tu vois, un an, deux ans, c'est pas un problème. Mais là y avait pas. Y avait rien. J'ai tout retourné dans tous les sens

dans ma tête, tout. En tout cas en fonction de mes possibilités y avait rien. Et là tu comprends que t'as comme un problème, quand même. Et là tu commences à te poser des questions.

Ensuite, au fil des jours, tu perds ton innocence quand tu décides que t'as trop envie de crever, que tu peux pas, que c'est pas possible, tu ne peux pas être réduit à ça... ta vie ne peut pas être réduite à ça, tu ne mérites pas ça. En tout cas c'est ce que je ressentais, moi. Et tu le vis pas, tu le penses pas au passage entre deux p'tits trucs, non non, c'est là en permanence, en permanence, en permanence, et dans le poids de chaque instant, dans le non-sens des jours. Voilà. T'as à peu près autant de vie qu'une mouche que tu mets dans un bocal et tu fermes le bocal. Sauf que la mouche a proportionnellement plus d'espace. Je crois que je me serais foutu la gueule en l'air. C'était bien parti pour. Jusqu'au moment où j'ai compris que, mourir pour mourir, autant mourir debout et d'essayer de reprendre sa vie. Tu comprends, ça ?

J'ai eu le temps de comprendre qu'en fait l'acceptation de la mort était à peu près la seule force que je pouvais assimiler pour retourner la situation. Je me mettais face au mur, y avait un petit point au mur, un rond avec un petit truc clair au milieu, et comme dit Maître Deshimaru, j'entrais dans mon cercueil.

Michel Vaujour : Ne me libérez pas, je m'en charge, un film de Fabienne Godet, Épicentre films, 2010

La liberté, je vous le disais, exige, pour se manifester, le vide ; elle l'exige - et y succombe. La condition qui la détermine est celle même qui l'annule. Elle manque d'assises : plus elle sera complète, plus elle portera à faux, car tout la menace, jusqu'au principe dont elle émane. L'homme est si peu fait pour l'endurer, ou la mériter, que les bénéfiques mêmes qu'il en reçoit l'écrasent, et elle finit par lui peser au point qu'aux excès qu'elle suscite il préfère ceux de la terreur. À ces inconvénients s'en joignent d'autres : la société libérale, éliminant le « mystère », « l'absolu », « l'ordre », et n'ayant pas plus de vraie métaphysique que de vraie police, rejette l'individu sur lui-même, tout en l'écartant de ce qu'il est, de ses propres profondeurs. Si elle manque de racines, si elle est essentiellement *superficielle*, c'est que la liberté, fragile en elle-même, n'a aucun moyen de se maintenir et de survivre aux dangers qui la menacent et du dehors et du dedans ; elle n'apparaît, de plus, qu'à la faveur d'un régime finissant, au moment où une classe décline et se dissout : ce sont les défaillances de l'aristocratie qui permirent au XVIII<sup>ème</sup> siècle de divaguer magnifiquement ; ce sont celles de la bourgeoisie qui nous permettent aujourd'hui de nous livrer à nos lubies. Les libertés ne prospèrent que dans un corps social malade : tolérance et impuissance sont synonymes. Cela est patent en politique, comme en tout. Quand j'entrevis cette vérité, le sol se déroba sous mes pieds. Maintenant encore, j'ai beau m'exclamer « Tu fais partie d'une société d'hommes libres », la fierté que j'en éprouve s'accompagne toujours d'un sentiment de frayeur et d'inanité, issu de ma terrible certitude. Dans le cours des temps, la liberté n'occupe guère plus d'instant que l'extase dans la vie d'un mystique. Elle nous échappe au moment même où nous essayons de la saisir et de la formuler : nul ne peut en jouir sans tremblement. Désespérément mortelle, dès qu'elle s'instaure elle postule son manque d'avenir et travaille, de toutes ses forces minées, à sa négation et à son agonie. N'entre-t-il pas quelque perversion dans notre amour pour elle ? et n'est-il pas effarant de vouer un culte à ce qui ne veut ni ne peut durer ? Pour vous qui ne l'avez plus, elle est tout ; pour nous qui la possédons elle n'est qu'illusion, parce que nous savons que nous la perdrons et que, de toute manière, elle est faite pour être perdue.

E. M. Cioran : Histoire et utopie, Gallimard, 1960.